

Par René Seigneuret

(Photos : Office de tourisme de Montdidier)

Parmentier, savant de notre alimentation



À Montdidier,
une statue rappelle
les bienfaits
de l'enfant
du pays !

Le nom de Parmentier fait tout de suite penser

à la pomme de terre, dont il fut à l'origine de la vulgarisation en France.

Cette approche du personnage est réductrice : nous lui devons bien d'autres travaux sur l'alimentation ainsi que sur la médecine préventive.

Antoine-Augustin Parmentier voit le jour le 12 août 1737 à Montdidier en Picardie, dans une maison, rue de la Mercerie, située au numéro 15 de l'actuelle rue qui porte son nom. Son père Jean-Baptiste, tient une petite boutique de lingerie. La famille, qui compte cinq enfants, vit assez chichement. Enfant intelligent, Antoine-Augustin quitte l'école à 13 ans, et sait très bien lire, écrire et compter. Grâce aux bons soins de l'abbé Dargy, il a de bonnes notions en grammaire et en latin. Ces connaissances essentielles vont lui per-

mettre de trouver du travail dans la pharmacie de l'apothicaire local, Monsieur Frison, à quelques pas de chez lui. Mais au bout de quelques années, Frison, qui ne peut lui augmenter ses gages, l'oriente chez Jean-Antoine Simonet, un confrère originaire de Picardie, lui-même apothicaire à Paris, rue Croix-des-Petits-Champs, près du Palais Royal. C'est ainsi qu'à 17 ans, Parmentier part pour la capitale pour continuer sa formation. En bon maître, l'apothicaire décèle très vite les indéniables qualités de son jeune apprenti. Conscient

que celui-ci n'aura jamais les moyens d'ouvrir sa propre officine, il le pousse à se présenter au concours de "Garçon apothicaire des hôpitaux du Roi". Accepté, il entre au service de l'apothicaire-major de l'Hôtel Royal des Invalides en 1757.

Pharmacien sur le front de Prusse

Alors que les troupes de Louis XV, combattent sur le front de Prusse –

nous sommes en pleine Guerre de Sept ans – Parmentier y est envoyé comme pharmacien de troisième classe. Sur le champ de bataille, il est très actif. À quatre reprises, il est fait prisonnier, mais parvient à être échangé contre d'autres captifs. Au regard de ses bons états de service, en 1760, il est promu première classe, avant d'être fait pharmacien aide-major.

Mais en août 1762, il est de nouveau capturé, et cette fois, point d'échange. Mis au cachot, Parmentier va découvrir une nourriture à base de pomme de terre, introduite depuis déjà de nombreuses années par décret impérial dans l'assiette des Prussiens. Alors qu'en France, on les donne aux cochons. Cette nourriture lui permettra de survivre pendant plusieurs semaines, jusqu'au jour où il bénéficie d'une liberté surveillée et est autorisé à travailler chez un apothicaire de Francfort, Monsieur Meyer. L'homme est fort compétent en recherche sur la chimie alimentaire. Parmentier apprend beaucoup auprès de ce nouveau maître. Le 10 février 1763, la Guerre de Sept ans prend fin. Démobilisé, le jeune apothicaire est autorisé à revenir en France, au grand regret de Monsieur Meyer qui l'aurait bien gardé à son service : pour essayer de le convaincre, il lui propose même sa fille en mariage. On lui offre aussi un poste de pharmacien-chef des armées prussiennes, et cela par l'entremise de Denis Diderot⁽¹⁾, au nom de l'Empereur. Mais il refuse et rentre en France.

Apothicaire-major à l'Hôtel des Invalides

La guerre finie, Parmentier n'a plus de travail, mais il a une énorme soif de connaissances. Il s'inscrit aux cours de botanique de Bernard de Jussieu et prépare aussi le concours d'apothicaire-major à l'Hôtel des Invalides. A la fin de l'année 1765, il est admis aux Invalides et prendra son poste le 16 janvier 1766. Désormais, Parmentier n'aura qu'une obsession : trouver le moyen de mettre un terme aux

famines qui déciment la population. Travailleur infatigable et acharné, toute la journée il vaque à ses occupations d'apothicaire, mais il passe une bonne partie de ses nuits à faire des recherches et des expériences. En 1769, alors qu'une nouvelle famine s'abat sur le royaume de France, il met encore plus d'ardeur dans sa recherche, car il est persuadé que le bien-être de l'humanité viendra de la pomme de terre.

Antoine-Augustin Parmentier est un obscur, un sage tout entier dirigé vers le bien-être de l'humain. Savant peu enclin aux mondanités, s'il reçoit de prestigieux personnages tels que Benjamin Franklin ou le chimiste Antoine Lavoisier dans son appartement des Invalides, ce n'est pas pour briller, mais pour leur démontrer les bienfaits de ses recherches sur l'utilisation de la pomme de terre.

En 1772, les membres de la faculté de médecine, après de longues semaines de discussions sur le sujet, finissent par déclarer la pomme de terre bonne à consommer. Parmentier, qui cultive quelques plants dans un jardin au pied de son apparte-

ment, a-t-il gagné son pari ?

Pas si sûr, car il veut aussi réformer les us et coutumes des Invalides !

Mais les "sœurs grises", toutes puissantes en ces lieux, n'ont pas envie de changer leurs habitudes, surtout en ce qui concerne les malades et la façon de les soigner. Ces dernières se plaignent au roi de sa présence et obtiennent, le 31 décembre 1774, un arrêt royal qui supprime le poste de Parmentier. Mais en reconnaissance de ses compétences, il garde une bonne part de son pécule, ainsi que son logement. Il ne baisse pas les bras pour autant, sûr qu'il est de sa démarche. Il continue sa croisade en faveur du précieux tubercule.

Le long chemin de la renaissance

Finalement en 1785, Louis XVI lui offre deux arpents de terre dans la plaine des Sablons de Neuilly. L'année suivante, Parmentier peut enfin y cultiver ses légumes en toute quiétude.



Antoine-Auguste Parmentier (1737-1813) n'a pas seulement contribué au développement de la culture de la pomme de terre, il a beaucoup œuvré pour améliorer notre alimentation.



Au XVIII^e siècle, peu auraient cru en l'avenir de la pomme de terre !

Le 24 août 1786, veille de la saint Louis, Parmentier se permet même d'offrir au roi un bouquet de fleurs de pommes de terre. Mais tout le monde se méfie encore des "plantes du diable"⁽²⁾ ! Parmentier va alors user d'un stratagème pour les faire découvrir. Les tubercules étant à maturité, le champ est gardé de jour par des hommes en armes. Tout le monde se demande bien ce qu'il y a de si important à garder. À la tombée de la nuit, les soldats se retirent et le peuple parisien se précipite pour "voler" les pommes de terre. Parmentier a gagné

en partie son pari.

Suite à une très bonne récolte, la société d'Agriculture accorde au savant 37 arpents supplémentaires situés dans la plaine de Grenelle (pas très loin de l'actuel Champ de Mars). Mieux encore, Louis XVI qui sert des pommes de terre à sa table, autorise en juin 1787, le classement du tubercule dans les plantes utiles du jardin d'essai de Rambouillet. En 1795, la commune de Paris ordonne de planter des pommes de terre dans le jardin des Tuileries pour faire face à la famine qui s'abat sur Paris.

Si le nom de Parmentier reste dans la mémoire collective comme celui qui a vulgarisé la culture de la pomme de terre en France, nous lui devons aussi de nombreuses autres recherches, notamment sur la qualité du pain, en collaboration avec son ami Cadet de Vaux⁽³⁾. Il travaille aussi sur la conservation des viandes par le froid et la salaison. Il contribue à l'amélioration de la technique des conserves alimentaires par ébullition, découverte par Nicolas Appert en 1810. Inspecteur de la santé sous Napoléon 1^{er}, Parmentier œuvre pour la protection des soldats contre la variole. Cela toujours dans un souci majeur : le bien-être de ses semblables.

Resté célibataire, et très affecté par la mort de sa sœur Suzanne, Antoine-Augustin Parmentier meurt d'une pneumonie le 17 décembre 1813, à l'âge de 76 ans. Son corps repose au cimetière du Père Lachaise à Paris.

De nos jours, des centaines de variétés de pommes de terre sont vendues dans les rayons des jardinerie. Si M. Parmentier nous regarde de son nuage, il doit être étonné de voir les montagnes de frites que mangent les hommes du XXI^e siècle, et le culte ô combien symbolique que leur vouent nos amis belges...

(1) Diderot, en délicatesse avec la France, était réfugié en Prusse.

(2) Selon certains prêtres de l'époque.

(3) Cadet de Vaux était lui aussi un ancien pharmacien des Invalides.